ACROSS
Journal of Interdisciplinary Cross-Border Studies
Vol 10, No.6, 2026
Du sensible dans le temps et l'espace canadiens

Antonine Maillet et la mer: entre hostilité et hospitalité

Blanca NAVARRO PARDIÑAS
Université de Moncton, UMCE, Canada

Abstract
L'objectif de cet article est d'analyser la représentation de la mer dans l'œuvre de la grande écrivaine acadienne Antonine Maillet (1929-2025). Plus précisément, il s'agit d'analyser la symbolique de la mer et les liens d'attachement qui la relient à la vie de la romancière depuis son enfance. Par une étude détaillée de l'essai *Fais confiance à la mer, elle te portera* (2011), cet article illustre la complexité symbolique de la mer aussi bien pour la romancière que pour le peuple acadien francophone minoritaire en Amérique du Nord; une mer qui, au cours de l'Histoire, s'est montrée à la fois hostile et hospitalière.

Mots-clés: Antonine Maillet, symbolisme de la mer, littérature acadienne, francophonie canadienne

Introduction

La mer occupe une place de premier ordre dans la vie du peuple acadien, francophone d'Amérique du Nord. À la fois nourricière et dévoratrice, accueillante et destructrice, la mer est le symbole de la vie d'un peuple qui a réussi à naviguer dans les eaux troubles de l'Histoire, à la suite de sa Déportation entre 1755 et 1763.

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier les représentations littéraires de la mer chez la grande écrivaine acadienne Antonine Maillet, qui s'est éteinte en février 2025 nous laissant une œuvre monumentale. Née à Bouctouche en 1929, petit village de la côte acadienne, au Nouveau-Brunswick, Antonine Maillet aura été la première écrivaine non européenne à avoir décroché le prestigieux prix Goncourt, en 1979, pour le rapporter de l'autre côté de l'Atlantique, en Acadie. À ce jour, elle demeure la seule écrivaine canadienne à avoir remporté cette distinction.

Dans l'œuvre d'Antonine Maillet, la mer est omniprésente: des petits villages de pêcheurs jusqu'aux légendes et aux récits bibliques de Jonas et de Moïse, en passant par les histoires de l'Île-aux-Puces, les souvenirs d'enfance dans les dunes de Bouctouche ou, encore, les histoires de naufragés, sans oublier l'épisode du Grand Dérangement du peuple acadien, dans l'œuvre de Maillet, tout y est.

Depuis son premier roman, *Pointe-aux-coques* (1958), la mer se retrouve toujours en toile de fond dans les œuvres d'Antonine Maillet. Écrivaine prolifique jusqu'à la fin de sa vie, dans plusieurs de ses nombreux romans et pièces de théâtre Antonine Maillet met en récit la vie à la fois singulière et universelle des habitants des côtes acadiennes. Cependant, si la mer est omniprésente dès le début de la carrière d'Antonine Maillet, au fil du temps, la mer a

acquis un rôle symbolique particulièrement important pour l'écrivaine, au point de lui en avoir consacré en 2010, à ses quatre-vingts ans, tout un essai: *Fais confiance à la mer, elle te portera*. Ainsi, nous centrerons notre article dans l'analyse de cet essai phare, essentiel pour comprendre les liens symboliques complexes qui se sont tissés entre l'écrivaine acadienne et la figure de la mer tout au long de sa vie. C'est dans cet ouvrage que nous pourrons constater l'ampleur du symbolisme de l'océan, devenu à proprement parler un double de l'écrivaine elle-même. C'est cette relation symbolique entre l'écriture et la mer que nous nous proposons d'analyser.

Plusieurs questions se posent à nous, dont, d'entrée de jeu, la suivante: pourquoi Antonine Maillet accorde-t-elle une telle importance à la mer, au point de lui consacrer tout un essai à la brunante de sa vie?

Un attachement existentiel: la mer / la mère

Pour Antonine Maillet, tout commence dans l'eau. L'eau est l'élément nourricier de toute l'humanité: « Nous sortons tous de la mer, l'éponge est là pour nous le rappeler, elle qui nous a fait passer du règne végétal à l'animal, nous avons tous pataugé avant de naître dans les eaux troubles » (Maillet 2010, 9)[1]. Si pour le philosophe Heidegger (1927), l'être humain dès sa naissance est un être jeté dans le monde, pour Antonine Maillet, dès notre naissance nous sommes tous jetés dans des eaux troubles. Nous devons nous débrouiller par la suite, nous débattre, nager dans la boue, dans l'obscurité, vers une certaine lueur, quelque part, jusqu'à terre ferme.

Dès notre naissance, la tâche est ardue, et le symbolisme des eaux maternelles, loin d'être rassurant, entraîne bien souvent une certaine angoisse. Comment agir lorsqu'on se retrouve dans l'eau sans avoir appris à nager? Comment s'y prendre pour ne pas se noyer dans cette mer qui nous enfante dans des eaux troubles? Comment faire devant ce danger?

Le titre de l'essai d'Antonine Maillet parle de lui-même: *Fais confiance à la mer, elle te portera*, voilà la devise d'Antonine Maillet. En fait, c'est le père de l'écrivaine qui répétait cette phrase à la petite Antonine dans son enfance… Si on tombe dans l'eau sans savoir nager, il faut faire confiance à la mer; elle nous portera. Cette idée peut être comprise dans le sens littéral, bien sûr, mais une fois l'enfance passée, la petite Tonine devenue la grande Antonine Maillet se souvient de cette phrase pour y réfléchir et s'adonner à un exercice herméneutique bien plus vaste.

Fais confiance à la mer, a répété Antonine Maillet à la brunante de sa vie… Qu'est-ce que cela voudrait bien dire? S'agit-il d'une confiance aveugle comme celle de la foi chrétienne? Ou d'un laisser-aller comme dans un exercice de méditation qui se centre sur le souffle? Comment l'interpréter?

L'enfance d'Antonine Maillet: nager dans des eaux troubles

Pour Antonine Maillet, la naissance dans des eaux troubles est une allégorie de sa propre histoire comme écrivaine francophone, et par là même, de la naissance de la littérature

[1] Les citations et les numéros de page qui suivront se réfèrent à cet essai-phare, publié en 2010.

acadienne en langue acadienne. En fait, pour Maillet, la mer et son parcours comme écrivaine – sa vie depuis son enfance – sont des synonymes.

Antonine Maillet, comme le peuple Acadien, est née dans des eaux troubles. Troubles parce qu'en 1958 quand elle a commencé à écrire, il n'avait pas de « langue pour le dire » (p. 13), puisque l'anglais était la langue dominante en Acadie: « On parlait et on écrivait la langue des autres » (p. 13). Parlant de l'attitude des anglophones envers les francophones acadiens à l'époque, Maillet note: « Bien sûr qu'on ne cherchait pas à nous manger – nous étions trop indigestes – mais, pour notre plus grand bien, à nous faire épouser la langue, la culture, finalement l'identité de la majorité » (p. 80). En fait, le peuple d'Antonine Maillet, était inexistent, parce que non raconté.

C'est l'époque où « le *Minister of Education* s'appelait Peacock, unilingue anglais, l'époque où Bouctouche apprenait à écrire sa langue maternelle avec l'accent des autres », c'est à dire, avec des enseignantes anglophiles. C'était l'époque où, raconte-t-elle, le système scolaire de sa province était « uniforme, unilingue, unilatéral et tout ce qu'il y a de plus unificateur pour les Néo-Brunswickois de diverses origines. À commencer par les manuels en anglais pour toutes les matières, y compris la grammaire française, […] » (p. 193).

L'enseignement de l'histoire n'y échappera pas au biais anglophile. Et comme le rappelle Maillet, « l'instruction devenait moins drôle avec l'histoire qui s'appelait la British History et qui faisait remonter l'origine du monde à la conquête des îles Britanniques par César in 55 A.D » (p. 193).

Le flot de l'écriture et ses embuches

Pour Antonine Maillet, la mer est le symbole de sa vocation comme femme-écrivaine et acadienne; c'est le symbole de sa vie dans les eaux mouvementées de sa quête identitaire dans une Acadie où l'anglais était roi; la mer est, ainsi, le symbole de sa lutte identitaire et linguistique. Née en Acadie, un pays inexistant, la jeune Maillet, je la cite, aurait à « écrire une langue, jusque-là-orale, pour raconter une histoire, jusque-là-mé-ou inconnue » (p. 13).

Si Antonine Maillet a accepté de se laisser porter par le flot des eaux pour devenir écrivaine, elle ne trouvera pas moins des embuches: « Comprenons-nous bien: personne en Acadie n'avait entendu parler d'un écrivain acadien » (p. 13).

À cette difficulté s'y ajoutaient d'autres, comme l'écrit avec humour Antonine Maillet: « J'étais de petite taille, je parlais français et j'étais une fille. Course à triple obstacle » (p. 31). Le cheminement de carrière d'Antonine Maillet ressemble, ainsi, au défi des grands sportifs…

> Je sais que les femmes sont plus nombreuses que les hommes, mais les hommes en ce temps-là ne le savaient pas, faisaient comme s'ils ne le savaient pas et nous rangeaient sans sourciller chez les minoritaires. À Bouctouche, les parlant français formaient 90% de la population, nous le savions, mais les Anglais faisaient comme si… et nous garrochaient dans la minorité. Quant à la petite taille, cet obstacle était quand même surmontable à une époque où les Petit Poucet venaient à bout des géants […] (p. 31).

L'absence de littérature acadienne reconnue comme telle n'est pas sans rapport avec l'absence d'une identité nette et précise claire pour les Acadiens durant l'enfance d'Antonine Maillet. À l'école, la petite Tonine ressentait que son être était dédoublé, tiraillé entre deux

identités. L'une, officielle, l'autre, celle qu'elle vivait dans l'intimité de son quotidien:

> Je me dédoublais: Acadienne quand j'enfilais ma robe de coton fleurie; mais fille du Canada, en jupe écossaise. Tiraillée entre ma double nationalité, l'officielle *a mari usque ad mare,* et l'autre imprimée au fond du cœur qui chantait *Évangéline.* Alors revenait me hanter la phrase de mes cinq ans à ma mère:
>
> – J'sus qui, moi? (p. 73)

Le questionnement identitaire est, sans aucun doute, un des éléments qui a joué un rôle de motivation tout au long de la vie d'Antonine Maillet comme écrivaine. Qui suis-je? Se demandait constamment la jeune Antonine, « quelle est ma spécificité, ma différence, ma raison d'être écrivain? » (p. 62).

Très jeune, elle a senti la fragilité de son identité: « Ni Canadienne, ni Québécoise, ni Anglaise, ni tout à fait Française… j'étais quoi? » (p. 59). Durant ses études, elle constate une réalité qui va hanter son esprit: « la France écrivait ma langue depuis mille ans, le Québec depuis trois siècles, et l'Acadie se contentait de la parler. Pour combien de temps? » (p. 62).

Puis un jour, note-t-elle, la petite Antonine a choisi. Effectivement, un jour, au début de la guerre de 1939, le matin à l'école, lorsque les enseignants faisaient réciter devant le drapeau britannique un *To Thee I Bow*, la petite Antonine incite le reste de la classe à chuinter, la bouche de travers, son rejet de cette identité imposée… C'était au début de la guerre de 1939, devant le *Union Jack d'Angleterre, notre drapeau*. Imbus d'un esprit patriotique, on leur faisait réciter ceci chaque matin, le dos bien raide et les genoux collées l'un à l'autre:

> *Emblem of liberty,*
>
> *Truth and Justice,*
>
> *Flag of my country,*
>
> *To thee I Bow!* (p. 194).

Et c'est alors que la petite Tonine incitait le reste de ses camarades à chuchoter, la bouche de travers:

> *To thee I shit!* (Ibid)

Dans son essai, Antonine Maillet raconte ces années de révolte sournoise contre l'anglais à l'école[2]. C'est là, à ce moment-là, qu'Antonine Maillet a ressenti l'appel du large. C'est là qu'elle s'est promis d'écrire, non pas en anglais, comme le lui demandait son enseignante dans la classe de composition, mais d'écrire en français!

L'appel du large et la recherche de la mémoire de l'Acadie

Comme le remarquait Bachelard, « Tout est écho dans l'Univers. » (1942, 217). Plus encore, il signale que, de tous les éléments, l'eau apparaît comme étant le plus fidèle écho des voix.

[2] Le questionnement identitaire se retrouve avec force dans l'ensemble de l'œuvre d'Antonine Maillet, et ce, dès le début de sa carrière. À titre d'illustration, on se rappellera le célèbre monologue de la Sagouine, intitulé « Le recensement », mais aussi ses romans *Le chemin-Saint-Jacques*, les *confessions de Jeanne de Valois* et, bien sûr, *Pélagie-la-Charrette*.

Antonine Maillet l'a très bien compris. Il lui fallait plonger, traverser l'océan Atlantique et se rendre en France à la recherche des voix de ses ancêtres. C'est ainsi qu'à l'âge adulte elle part faire un séjour d'études d'une année en Europe.

Antonine Maillet note les liens entre sa quête de la mémoire orale de son peuple et le symbolisme de la mer:

> L'oralité prend son symbole dans la mer qui s'enfle, monte, éclate puis s'écrase en crachant son varech et en faisant rouler les cailloux sur le rivage. À la différence de l'arbre qui pousse imperceptiblement, durant des années ou des siècles, toujours droit vers le soleil. C'est l'anima contre l'animus […], le mouvement contre le fixe, l'oral contre l'écrit, le mortel contre l'immortel (2010, 164).

Ainsi, Antonine Maillet traverse l'Atlantique à la recherche du son et de la voix des ancêtres, pour faire résonner plus tard par l'écriture ce monde révolu, mais latent. L'écrivaine voyage en Europe à la recherche de la mémoire du peuple acadien. Traverser l'océan la rapproche de ses origines; c'est comme si elle allait retrouver, par cette mer, une vie « qui ne finira jamais, un Fond-de-la-Baie pour l'éternité » (p. 168). Partir en Europe lui permettra d'aller à la recherche de l'histoire enfuie de l'Acadie, « la plus ancienne région du pays qui s'étend d'un océan à l'autre mer à l'autre (p. 207).

« L'eau est la maîtresse du langage fluide, du langage sans heurt, du langage continu, continué, du langage qui assouplit le rythme […] » (Bachelard 1942, 209). Dans ce voyage, Antonine Maillet imaginera de toutes pièces un personnage qui deviendra son alter ego dans ses romans à venir: la petite Radi (qui deviendra Radegonde à l'âge adulte). C'est à Radi que Maillet confiait la mission de la conduire à la source de l'imaginaire acadien. Elle sera la capitaine de son navire, avoue Maillet, dès son deuxième roman *On a mangé la dune* (1962). Radi reviendra aussi en force dans son roman *Le chemin Saint-Jacques* (1996), celui que l'écrivaine considère comme « le véritable voyage Outre-Atlantique, à la recherche de ses origines, de la mémoire oubliée de son peuple et des mots pour le dire » (2010, 85), mais aussi dans *Chronique d'une sorcière de vent* (1999).

L'écriture de la langue orale permet à Antonine Maillet d'établir un pont entre les Acadiens et les Français venus en Amérique. Se laisser porter par les flots des eaux, en écoutant ses échos, en traversant l'Atlantique avec confiance lui permet de relier deux continents, deux peuples, qui semblaient définitivement séparés et coupés l'un de l'autre par les aléas de l'histoire.

Ainsi, plonger dans l'océan la mène aux origines de la littérature en langue française, plus précisément, à Rabelais: « En plongeant dans Rabelais, j'ai reconnu un ancêtre lointain et pourtant si proche qui parlait quasiment ma langue ou moi, la sienne, nous riions d'une même gorge déployée ». L'écrivaine ajoutera, ni plus ni moins, que Rabelais, le « fondateur de la littérature française des temps nouveaux et grand docteur ès géants était de mon lignage et j'étais son héritière. » (2010, 135).

Dans les années 1970 et 1980, comme Antonine Maillet l'avait fait auparavant, son célèbre personnage la Sagouine fera des tournées en France, en Poitou, dans le Bordelais ou en Bretagne. De retour en Acadie, la comédienne Viola Léger, lui racontera comment les Vendéens « jubilaient d'entendre sortis d'Amérique trois cents ans plus tard les mots dont ils s'imaginaient être les seuls dépositaires: *cobir, le cagouette, les usses*… » (2010, 215).

Bouées de sauvetage contre les assauts de l'eau

Pour se laisser porter par la mer et se rendre à bon port, Antonine Maillet avait un rival. Elle le nommera rapidement: « Le Temps », avec des majuscules (p. 62). Pour elle, le Temps était non seulement son adversaire: c'est l'ennemi juré d'un peuple. « S'il fallait que le dernier conteur disparaisse avant le premier écrivain » (p. 62). Le temps pouvait nous manquer pour réaliser le passage de l'oral à l'écrit, la mémoire pouvait s'éteindre, la transmission s'arrêter.

Le courage et la force d'Antonine Maillet ont été déterminants. Dès son enfance, la petite Antonine a constaté que son peuple n'existait pas dans les livres; plus encore, que la géographie et les gens qui l'entouraient étaient tout simplement absents de la grande Histoire. Inexistants. Réduits au néant du silence. Or, dès son enfance, Antonine Maillet a crié haut et fort qu'elle voulait écrire en français, et raconter son monde, sa géographie, ses gens. Elle a ainsi refusé que son pays demeure dans l'anonymat (cf. 16), et qu'il disparaisse de l'Histoire et de la mémoire de l'Humanité. Face à un tel rival elle avoue avoir ressenti de la peur, et le sentiment de son impuissance. « L'adversaire était démesuré, je n'étais pas de taille. » (p. 34). « Choisir pour adversaire l'Histoire! » s'exclame-t-elle (p. 35). « Ma seule arme contre l'Histoire était un crayon » (p. 35). Pour ajouter que cela lui aura pris une vie pour le découvrir…

Or, pour affronter les eaux troubles et mener à bien le projet d'être écrivaine dans sa langue, en Acadie, Antonine Maillet a dû s'appuyer sur des « bouées de sauvetage », pour utiliser une métaphore qui évoque la mer. Ainsi, pour s'opposer à la culture dominante et devenir une écrivaine acadienne, Maillet avoue s'être appuyée sur une détermination à toute épreuve. Elle parle de son « colossal égo » (p. 7), mais, comme elle le notait avec lucidité et sens de l'humour, « je ne sais pas comment on devient écrivain sans lui, sans l'impulsion de ce démon intérieur » (p. 135).

D'autre part, elle se rappelle que sur sa route se sont croisées des femmes fortes, comme sœur Jeanne de Valois, qui lui ont permis de poursuivre ses études en français. Antonine Maillet lui en témoignera toute sa reconnaissance, non seulement en écrivant un roman dont sœur Jeanne est la protagoniste (*Confessions de Jeanne de Valois*), mais également en lui dédiant le troisième article de son testament littéraire (son avant dernier livre), publié juste un an avant sa mort: *Mon testament* (2024). Rappelons que Jeanne de Valois fut la fondatrice de la branche féminine de l'éducation supérieure en Acadie, à une époque où les femmes n'étaient nullement destinées à faire des études supérieures. Elle fut, ainsi, « la fondatrice d'un collège classique français pour filles, l'inspiration des générations à venir, dont la mienne » (Maillet 2024, 37).

Outre ces bouées de sauvetage dans les courants de sa vie, Antonine Maillet affirme qu'elle a dû faire preuve non seulement de détermination, mais également de ruse, pour ne pas réveiller l'ours qui dort, comme elle le note avec humour… Effectivement, Antonine Maillet, comme le peuple acadien tout au long de son histoire, a dû jouer avec la ruse pour prendre sa place. Dans un monde où les francophones majoritaires étaient méprisés, voire ignorés, et où le pouvoir économique et culturel se retrouvait entre les mains des riches anglophones minoritaires, Antonine Maillet fera preuve de beaucoup de doigté, et d'un grand sens de l'humour! « L'Acadien n'est pas un loup, mais un renard », affirme l'écrivaine; il faut « se défendre par la ruse, l'astuce, le jeu du chat et de la souris, le rire surtout qui finit toujours par l'emporter » (p. 80).

Ce n'est pas étonnant, alors, qu'elle s'inspire d'auteurs comme Rabelais et Molière, et qu'elle consacre une thèse de doctorat à l'étude des liens entre l'œuvre de Rabelais et la tradition folklorique en Acadie. Comme ses maîtres, le rire lui permettra de faire passer « la vérité la plus crue » avec un grand sourire; une vérité qui « passe mieux à l'envers qu'à l'endroit » (p. 81).

La mer hostile

Se laisser porter par le flot des eaux, et de se faire confiance, a amené Antonine Maillet de l'autre côté de l'Atlantique et lui a permis de retrouver ses origines. Cela a donné à son identité un ancrage fort, un lignage historique permettant de relier son projet d'écriture en français à la langue acadienne orale. La traversée de l'océan est ainsi chargée de connotations positives reliées à la mémoire, à l'oralité et à la créativité.

Or, comme le signale Bachelard, l'eau « substance de vie, est aussi substance de mort pour la rêverie ambivalente. » (1942, 87). Bachelard se demande même ceci: « La Mort ne fut-elle pas le premier Navigateur? » (Ibid.). Comme le montrait si bien le grand épistémologue français, la mer est souvent associée à la mort: « Aussi quand on voudra livrer des vivants à la mort totale, à la mort sans recours, on les abandonnera aux flots. » (1942, 88). Cela aura été le cas du peuple acadien: c'est l'histoire des déportés en mer.

Il n'y a pas d'épopée sans une scène de tempête, notait Bachelard, puisque la « grandeur humaine a besoin de se mesurer à la grandeur d'un monde […] » (1942, 200 et 201). Dans l'œuvre d'Antonine Maillet, la confiance de se laisser porter par le flot des eaux mène l'écrivaine à écouter les échos des épisodes les plus dramatiques de l'histoire acadienne. Si au début de sa vie comme écrivaine la mer présentait surtout son visage le plus accueillant, source de vie pour les pêcheurs et terrain de jeu pour les enfants, en 1979, son roman *Pélagie-la-Charrette*, évoque le voyage dans une mer meurtrière, associée au voyage du Grand Dérangement du peuple acadien.

Antonine Maillet écrit noir sur blanc que l'événement de la déportation, « ce drame qui a marqué un peuple au fer rouge, est mal connu. […] les Anglais n'en parlaient pas. » (2010, 116).

> Mais l'Histoire qui aurait bien voulu l'oublier […] détournait la tête pour ne pas se sentir obligée d'y tremper sa plume ou d'en déchirer la page. Pudeur inutile: la grande histoire écrite eut beau garder un bandeau sur les yeux, la petite histoire réussit à se glisser dans la parole et à infiltrer la tradition orale. Et c'est par cette voie, ou voix, que nous est parvenu un pan de notre passé qu'on croyait condamné à mort (p. 116).

Ainsi, derrière les murs des modestes maisons des Acadiens, cette histoire s'est transmise de bouche à oreille, de père en fils, de conteur en raconteur.

Or, si le père d'Antonine Maillet incitait sa fille à faire confiance à la mer, et de se laisser porter, l'épisode de la déportation fait imaginer que les Britanniques avaient une tout autre vision. Déporter, c'est forcer la direction de la mer, en sens contraire. C'est tout le contraire de se laisser porter... La dialectique *porter / dé-porter* est, ainsi, fortement ancrée dans l'identité du peuple acadienne, sous-jacente, dans un entrelacs bien latent.

C'est toutefois dans ces moments de tempête, où la vie se déchaîne et que la mer menace d'être meurtrière, que résonne avec force le leitmotiv que répétait le père d'Antonine Maillet

à sa fille: fais confiance à la mer, elle te portera… C'est l'appel au calme conquis sur les aléas de l'Histoire, et sur soi-même; un calme qui fait en sorte d'établir des rapports de confiance avec un environnement qui pourrait être hostile.

De la mer à la vie

À la toute fin de son essai, à la toute dernière page, Antonine Maillet entraîne ses lecteurs avec elle dans sa propre rêverie, en nous faisant entendre pour une dernière fois l'écho du début de la phrase que lui répétait son père:

Si tu tombes à l'eau et ne sais pas nager…

C'est à ce moment-là, que la voix d'Antonine Maillet dévoilera toute la profondeur de sa pensée et répondra aux questions qui nous hantaient dès le début de la lecture de cet essai: qu'allait-il vraiment se passer si la petite Antonine tombait à l'eau sans savoir nager? Allait-elle rencontrer la mort face à face?

Et voilà que l'écrivaine nous répond, nous rassure et nous entraîne avec elle dans son plongeon …

> […] je coulerai jusqu'au fond, et rencontrerai le Léviathan et le serpent de mer, tous les monstres que j'ai dû affronter dans ma longue vie d'écriture: les injustices, la torture, la pauvreté, la honte, l'ignorance, la bêtise, les enfants morts avant la naissance, les déportés morts en exil, les poètes assassinés, les possibles confinés à leurs limbes éternels. Mais aussi, je pourrais y apercevoir les poissons multiformes et multicolores, les plantes à l'origine de la vie, les coraux rouges, les nymphes et les sirènes, Neptune lui-même, pourquoi pas? puis me risquer dans les cavernes mystérieuses aux arcanes quasi infinis où je finirais par découvrir, qui sait? le trésor du capitaine Kidd, ou une perle que le Temps n'a pas réussi à écailler, que la vase des grands fonds n'a pas engloutie. Et là, d'un coup de talon, je parviendrais à rebondir, à remonter à la surface et à rattraper la fin de la phrase de mon père:
>
> *… fais confiance à la mer, elle te portera.*
>
> Mon père avait deviné que je savais nager, on n'est pas pour rien né les pieds dans l'eau, et j'ai compris qu'il ne parlait pas de la mer. Derrière l'image se cache le sens qui la dépasse.
>
> Plus vaste que l'océan, il n'y a que la vie (p. 230).

Conclusion

Sans l'ombre d'un doute, la mer occupe une place de premier ordre dans l'œuvre d'Antonine Maillet. Si les premiers romans de Maillet décrivent surtout les eaux claires d'un paradis de l'enfance, en écrivant à quatre-vingts ans son essai *Fais confiance à la mer, elle te portera*, Antonine Maillet nous fait ressentir toute la grandeur et l'ambivalence de la mer. D'une part, les eaux troubles sont le symbole de l'histoire du peuple acadien, au-delà des aléas de l'histoire; d'autre part, la mer est aussi le symbole de la vie et de la vocation d'écrivaine d'Antonine Maillet elle-même, durant presque un siècle. À la fois hostile et hospitalière, la mer est le symbole d'un peuple qui a réussi à naviguer dans les eaux tourmentées de l'histoire. Antonine Maillet, pour sa part, a réussi, elle aussi, à naviguer et à s'imposer avec détermination dans un milieu où les embuches pour les francophones étaient innombrables. Avec confiance, suivant le conseil de son père, elle s'est laissé porter sans défaillir par sa volonté inébranlable d'écrire en français, pour maintenir vivante la mémoire, la culture et la

langue du peuple acadien.

Antonine Maillet nous a quittés en février 2025. En capitaine de bateau et archéologue de la mémoire du peuple acadien, Antonine Maillet a plongé dans l'écriture comme elle plongeait toute petite dans la mer, en se laissant porter, durant plus de six décennies, par le flux des mots. En ramenant à la surface les sons et les récits enfuis dans les profondeurs de la mémoire collective, l'écriture littéraire s'est ainsi avérée, pour Antonine Maillet, un acte d'affirmation identitaire.

Bibliographie

Bachelard, Gaston. 1942. *L'eau et les rêves*. Paris: Gallimard.

Blanchot, Maurice. 1955. *L'espace littéraire*. Paris: Gallimard.

Campbell, Johan Pauline. 1981. « La maîtrise du passé dans la littérature acadienne contemporaine ». Mémoire de maîtrise, Université Dalhousie, Halifax.

Certeau, Michel de. 1994. *L'invention du quotidien*. Paris: Gallimard.

Heidegger, Martin. (1927) 1987. *Être et temps*. Paris: Gallimard.

Honneth, Axel. 2002. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris: Cerf.

Huston, Nancy. 2006. *L'espèce fabulatrice*. Montréal: Leméac.

LeBlanc, Raymond. 1974. « Lire Antonine Maillet de *Pointe-aux-Coques* à *La Sagouine* ». *Revue de l'Université de Moncton* 7 (2): 57–68.

LeBlanc, René. 1993. « Avatars d'un mythe de l'identité dans la littérature acadienne ». *La Licorne* 27: 239–254.

Lord, Marie-Linda, dir. 2008. *Lire Antonine Maillet à travers l'espace et le temps*. Moncton: Université de Moncton, Institut d'études acadiennes.

Maillet, Antonine. 1958. *Pointe-aux-Coques*. Montréal: Leméac.

—. 1962. *On a mangé la dune*. Montréal: Leméac.

—. 1971. *La Sagouine*. Montréal: Leméac.

—. 1972. *Par-derrière chez mon père. Contes*. Montréal: Leméac.

—. 1975. *Évangéline Deusse*. Montréal: Leméac.

—. 1979. *Pélagie-la-Charrette*. Montréal: Leméac.

—. 1986. *Le huitième jour*. Montréal: Leméac.

—. 1992. *Confessions de Jeanne de Valois*. Montréal: Leméac.

—. 1996. *Le chemin Saint-Jacques*. Montréal: Leméac.

—. 1999. *Chronique d'une sorcière de vent*. Montréal: Leméac.

—. 2006. *Pierre Bleu*. Montréal: Leméac/Actes Sud.

—. 2008. *Le mystérieux voyage de Rien*. Montréal: Leméac/Actes Sud.

—. 2010. *Fais confiance à la mer, elle te portera*. Montréal: Leméac.

—. 2011. *L'Albatros*. Montréal: Leméac/Actes Sud.

—. 2019. *Clin d'œil au Temps qui passe*. Montréal: Leméac.

—. 2020. *Fabliau des Temps nouveaux*. Montréal: Leméac.

—. 2022. *Mon testament*. Montréal: Leméac.

—. 2024. *Le roi Ovide XIX*, suivi de *Pensées flottantes*. Montréal: Leméac.

Maillet, Marguerite, et Judith Hamel, dir. 1989. *La réception des œuvres d'Antonine Maillet*. Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988. Moncton: Chaire d'études acadiennes.

Navarro Pardiñas, Blanca. 2018. « Survivre à la déportation. Antonine Maillet et la résilience par l'écriture littéraire ». Dans *Résilience et culture, culture de la résilience*, sous la direction de Colette Jourdan-Ionescu et al. Québec: CRIRES.

—. 2021. « La liberté de la plume: *Pélagie-la-Charrette* et la reconstruction de la mémoire ». Dans *Liberté, imaginaire et espace de contrainte. Questions de contexte en littérature*, sous la direction de C. Lavoie. Paris: Éditions du Cygne.

—. 2022. « La quête des origines: Antonine Maillet et *Le chemin Saint-Jacques* ». Dans *Voyages réels, voyages imaginaires: perspectives interdisciplinaires*, sous la direction de S. Corlan, L. Dupuy, A. Kouvouama et E. Lung. Bucarest: Presses de l'Université de Bucarest. Coll. « Sciences sociales et humaines en partage ».

Ricœur, Paul. 2002. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.

—. 2004. *Parcours de la reconnaissance. Trois études*. Paris: Stock.

Viau, Robert. 1997. *Les grands dérangements. La déportation des Acadiens en littératures acadienne, québécoise et française*. Beauport: HNH.

—. 2008. *Antonine Maillet, 50 ans d'écriture*. Montréal: David.